

Delia Ephron

L'ÉTÉ DERNIER
À SYRACUSE

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Claire Desserrey*



Titre original : *Siracusa*

© 2016, Delia Ephron
Première publication en 2016 par Blue Rider Press,
une marque de Penguin Random House LLC, New York.

© Éditions Michel Lafon Publishing, 2017,
pour la traduction française
118, avenue Achille-Peretti
CS 70024 – 92521 Neuilly-sur-Seine
www.michel-lafon.com

*Devrais-je me marier ? Devrais-je être un bon garçon ?
Sidérer la jeune voisine avec mon complet de velours
et ma capuche faustienne ?*

Gregory CORSO, « Mariage¹ »

1. In *Le Joyeux Anniversaire de la mort – Poèmes choisis*, traduction de Blandine Longre, Black Herald Press, 2014.

LIZZIE

J'ai une photo de moi à vingt-neuf ans, debout sur les épaules de Finn. C'était un numéro qu'on avait mis au point ; je me précipitais sur lui en prenant suffisamment d'élan pour grimper sur son dos. On voit que je suis fière de moi, épatée par mon exploit – il faut dire qu'il était peu probable que je parvienne un jour à me hisser sur les épaules d'un homme : je n'ai jamais été ni pom-pom girl ni gymnaste et, sur le plan physique, je ne suis pas téméraire (un point faible). Le tirage 10 × 15 sur papier brillant n'en montre rien, mais j'étais malheureuse, sur cette plage du Maine, il y a quinze ans : Finn et moi avons rompu cet après-midi-là.

Sur le cliché que je regarde en ce moment, il est clair que je suis déprimée. Assise sur un banc en pierre, les épaules rentrées, je porte une veste noire matelassée peu flatteuse qui me donne une allure hivernale alors que c'était le mois de juin. Derrière moi, on aperçoit au loin le port où dansent des voiliers et de petits yachts, l'une des rares jolies vues de Syracuse.

Mes cheveux, habituellement indisciplinés, sont tellement en bataille qu'on peut en déduire que je ne les avais pas coiffés. Mes yeux sont cachés par des lunettes de soleil, ce qui, en revanche, semble voulu. Je fixe l'objectif, le visage inexpressif. Je n'avais ni l'envie ni l'énergie de poser.

Qui a pris la photo ? Impossible de m'en souvenir. (Les événements de cette journée sont confus – effacés ? C'était l'an dernier, et certains d'entre nous ne se parlent plus. Pas ceux qu'on imaginerait, quoique...) Ce n'est pas moi en tout cas. Il y a des chances que ce soit Michael puisqu'elle est sur mon téléphone. Ce n'est toutefois pas certain parce que je suis bien cadrée, et il coupe fréquemment la tête ou les bras des gens qu'il photographie.

Snow n'aurait pas dû être du voyage. C'était une équipée entre adultes. Mais d'après Finn, Taylor ne se déplaçait pas sans elle. Cela dit, dans un couple, on ne peut pas savoir qui est responsable de quoi, n'est-ce pas ? Les époux s'entendent pour cacher, y compris à eux-mêmes, qui des deux mène la danse et qui se laisse mener.

La fille de Finn et Taylor avait dix ans et était assez énigmatique. Sa mère disait d'elle qu'elle était très intelligente. En Angleterre, l'année précédente, elle s'était peu exprimée, et uniquement à voix basse. Sous le regard du serveur, elle étudiait le menu avec intérêt, puis Taylor commandait à sa place. Souvent, elle lisait pendant le repas, un iPad ouvert sur les genoux. Si je lui posais une question, elle se tournait vers sa mère avec inquiétude. Une sorte d'appel au secours. « Tu préfères le chocolat au lait, n'est-ce pas ? demandait

Taylor. Tu as aimé le film *Pitch Perfect* ? On l'a vu trois fois, non ? »

Pour Michael et moi, Snow était transparente.

Je commence à peine et cette phrase me rend sans doute antipathique. C'est ma façon d'être : directe, presque brutale. Certains apprécient, d'autres détestent. Ça m'est un peu égal. S'il m'entendait, Finn serait choqué, même s'il n'était pas le père de Snow, mais pas Michael car c'est un écrivain, et les écrivains ont plus d'indulgence pour les remarques cruelles. Je dirais qu'elles les fascinent. Elles les déculpabilisent, les dédouanent de leurs propres vacheries. Du coup, ils se sentent autorisés à faire ce qu'ils considèrent comme un droit : se nourrir de leurs amis pour créer des personnages qui conviennent aux besoins de leur fiction.

C'est moi qui ai eu l'idée de ce voyage, dans un mouvement d'enthousiasme spontané, de légère griserie. L'alcool a joué un rôle dès le départ.

Depuis notre amour d'été, des années auparavant, Finn et moi avons conservé des liens que nous ne nous expliquions pas vraiment. Nous nous adressions des salves d'e-mails très intimes pendant des périodes de plusieurs mois, entrecoupées de longues pauses. Cette amitié intermittente ne s'étendait pas à nos conjoints : nous avons assisté à nos mariages respectifs mais ne sortions pas en couples. Puis j'ai appris que nous serions tous à Londres en même temps. Nous avons dîné tous les cinq, plusieurs fois. Nous n'avions pas grand-chose en commun – à part cette histoire entre Finn et moi, et ce n'est pas tout à fait pareil. Ils n'étaient pas de notre milieu – celui de

Michael et moi –, ce qui s'est révélé très reposant, mais néanmoins curieux et faciles à vivre. Finn, surtout. Taylor était avide de culture, ce que j'admiraient sans le partager. Ils aimaient voir du pays, dans un style différent du nôtre. Le dernier soir, j'ai lancé : « Où pourrions-nous nous retrouver dans un an ? et j'ai levé mon verre : À l'année prochaine ! »

Encore aujourd'hui, je m'interroge... Et si j'avais laissé passer cet instant de convivialité ?

Taylor s'est chargée de l'organisation ; c'est son truc, et cela me convenait. Généralement, Michael épluche les guides des semaines à l'avance à la recherche de sites méconnus, hors des sentiers battus. Au cours d'un séjour à Paris, il m'a ainsi traînée au musée de la Vie romantique pour voir un moulage du bras de George Sand et de son amant Chopin. Mais cette fois-là, il finissait un roman et ne pensait qu'à ça.

J'ai l'habitude. Je lui ai déjà fait la même chose. Si je n'ai rien signé d'aussi important qu'un livre, j'écris moi aussi, essentiellement des articles pour la presse et des sites Web. Entre auteurs, on se doit de respecter nos jardins secrets respectifs. Apporter la dernière touche à un texte est ce qu'il y a de plus absorbant au monde, même dans la vie réelle. On baigne dans un narcissisme exaltant ; c'est très réjouissant et je n'en priverais Michael sous aucun prétexte. Je sais l'accepter. Je mets un point d'honneur à supporter les repas en silence, les « Quoi ? » deux bonnes minutes après que j'ai fait une remarque intéressante.

Il m'a dit :

– Ce n'est pas la bonne période pour partir, où que ce soit.

– Il est trop tard pour annuler. Les réservations sont confirmées, et presque tout est payé. Une pause te fera du bien, je t'assure. S'il te plaît. J'en ai *désespérément* envie.

Huit jours de vacances : quel mal y avait-il à ça alors que j'étais paumée, complètement flippée ? C'était la pire période de ma vie.

TAYLOR

Lizzie et Finn ont tout manigancé dès le début pour être ensemble. Michael et moi n'étions au courant de rien. L'année précédente, à Londres, nous nous étions bien entendus. Nous nous y trouvions par hasard en même temps et avons dîné tous les cinq à plusieurs reprises. Cela avait été très plaisant et Snow avait été ravie.

Pourquoi ne pas renouveler l'expérience ?

Mon amie April m'a dit : « C'est courageux de ta part de partir avec Lizzie ; moi, elle m'effraie. » Elle se souvenait d'elle à mon mariage : en guise de toast, Lizzie avait récité trois haïkus qu'elle avait écrits sur Finn autour du thème : « je n'aurais jamais cru que tu te marierais un jour », et lui avait offert un livre, *Toilettes du monde*. Exactement ce que le titre indique : des photographies de toilettes, des Appalaches à Madagascar. Lizzie est comme ça, intellectuelle et terre à terre, ce qui est aussi intimidant. Finn a adoré le livre et l'a exposé sur la table basse. Sa façon à lui, puérile, d'être provocateur. Sur le coup, cela m'a semblé ridicule, et le bouquin, une

blague stupide. Rétrospectivement, en réexaminant ce qui s'est passé, je crois que c'était pour elle une façon d'être en permanence avec nous, de rappeler à Finn qu'ils partageaient quelque chose, une sorte de « Tu es à moi et pas à elle ». J'ai fini par me débarrasser du livre. Finn ne s'en est pas rendu compte. Ce qui n'est pas sous son nez, il ne s'en préoccupe pas.

Je passe beaucoup de temps à revenir sur ce que j'ai pensé, et cela ne regarde personne. En tout cas, je ne vais pas voir un psy. Ce n'est pas moi qui ai un problème.

À l'époque de notre mariage, il y a douze ans, Finn venait d'ouvrir son restaurant et nous formions une bonne équipe. Je ne manque pas de classe, et il en avait besoin. Il est devenu la gloire locale, avec un petit plus : moi. Je suis née dans l'Upper East Side, j'ai fréquenté les meilleures écoles privées, étudié à Vassar, obtenu mon diplôme avec mention. J'avais d'épais cheveux blonds, longs et raides – la coiffure des femmes de pouvoir –, qui faisaient de moi un plus beau parti. « Grâce à ta chevelure, disait ma mère, tu n'as pas besoin d'être la plus jolie. » Une fois le mari attrapé, les cheveux longs ne m'étaient plus utiles et je les ai raccourcis. Maintenant, je vais chez Rudy, le coiffeur pour hommes de mon quartier. Il suit mes instructions et les coupe court, lissés en arrière. Grâce au gel L'Oréal que j'applique, ils sont soyeux et doux. Je suis la seule femme à aller chez lui, et je peux affirmer sans crainte de me tromper que je suis aussi la seule, parmi les habitantes de Portland que je fréquente, à utiliser avec autant de talent les produits capillaires du commerce. (Je plaisante. Je le signale parce qu'on ne

sait pas toujours si je suis sérieuse ou non.) Finn a beau se plaindre que je suis trop dépensière, il apprécie que sa femme soit à la mode.

Ce n'est pas évident de me maintenir à ce niveau, de rester originale à Portland, dans le Maine. Pour moi, c'est un défi intéressant.

J'avais vingt-six ans quand nous nous sommes rencontrés (et lui, trois de plus). J'enseignais l'anglais dans une école privée de New York, Spence, celle-là même où j'ai passé mon bac. Je me rendais à une réunion d'anciennes du camp de vacances où j'allais adolescente, et j'ai fait étape à Portland. Lui remplaçait un copain à la barre d'un bateau-taxi (sans permis, il me l'a révélé plus tard ; je suppose que cela fait partie de son histoire). Il m'a fait visiter sa « gargote » – c'est ainsi qu'il appelait son futur restaurant. Ce n'était alors qu'un espace vide et poussiéreux, aux fenêtres à petits carreaux encrassées. Nous nous sommes assis par terre (en réalité, sur la sous-couche du linoléum qui avait été décollé) et nous avons mangé des sandwiches au homard. J'ai cru en lui, j'ai cru qu'il aurait du succès, je ne sais pas trop pourquoi. Peut-être l'instinct, simplement. En devenant mère, j'ai appris l'importance de l'instinct ; certains en ont, d'autres pas. Moi, oui. Il saluait chaque personne que nous croisions dans la rue, ce qui m'a impressionnée. Maintenant, je sais qu'à Portland tout le monde se connaît.

Il portait un bermuda kaki avec de grandes poches à rabat. Lorsqu'il est venu à New York, ma mère a été horrifiée : « Ces hommes en short... » Il prononçait certains mots d'une façon qui l'insupportait. Pour m'emmener dîner chez Gerard, où la veste et le

pantalon sont de rigueur, il s'est habillé correctement, mais n'a pas mis de chaussettes.

April prétend que je voulais fuir ma mère. En réalité, je voulais briller. C'est tellement plus facile de briller à Portland.

J'ai dû renouveler sa garde-robe. Je lui faisais des cadeaux ; je rentrais le soir avec une chemise, un polo. Petit à petit, je me suis débarrassée de ses vieilleries. Une fois par semaine, je jetais un vêtement ou je le donnais à notre femme de ménage pour son mari.

En janvier, Lizzie m'a envoyé un e-mail : « Toujours d'accord pour l'Italie ? » Cela m'a surprise. J'étais persuadée qu'elle avait oublié. J'ai répondu : « Snow rêve d'y aller. » Son message suivant était : « Pour nous, ça marche. »

C'était formidable. J'étais emballée. Ce serait deux aventures en une : partir à l'étranger, et en compagnie de Lizzie et Michael. Sans compter qu'ils occuperaient Finn : ma fille et moi n'aimons pas veiller tard, contrairement à lui. Ces divergences, anodines à la maison, peuvent vite se révéler agaçantes en vacances. Honnêtement, à force d'être ensemble, il arrive qu'on sature, et si nous ne sommes pas chez nous, Finn et moi sommes parfois à court de sujets de conversation. Cela ne risquait pas de se produire avec Lizzie et Michael. Comment ai-je pu être aussi idiot ? Lizzie m'a dit de prendre toutes les décisions. Elle n'en pensait évidemment pas un mot, je l'ai compris plus tard : si elle ne peut pas obliger les gens à faire ce qu'elle veut, elle n'est pas contente.

Quand elle m'a écrit, j'avais déjà passé des heures avec Snow devant l'ordinateur à sillonner Venise sur

Google : les gondoles glissant sur le miroir des canaux, les vieux palais, les couleurs délavées. « Des rivières à la place des rues ? » Elle était fascinée.

Ma fille est de nature réservée. Pour moi, elle est la preuve vivante qu'il faut se méfier de l'eau qui dort. Elle est timide, d'une timidité maladive (je reviendrai sur le sujet) qui peut être prise pour de l'indifférence. Ses sourires sont ma récompense. Si son visage s'éclaire, le mien aussi.

Je lui ai proposé : « Au lieu d'aller uniquement à Venise, on devrait visiter l'Italie. » Elle a acquiescé.

Pour nous, c'est une tradition – est-ce que ça l'est encore ? – : nous partons chaque année trois semaines en famille au mois de juin. Une escapade. Snow et moi décidons de la destination, et pendant plusieurs mois on met au point l'itinéraire.

En ce qui me concerne, je ne vois pas l'intérêt de voyager si ce n'est dans des conditions luxueuses. À quoi bon traverser l'océan pour se retrouver dans une chambre d'hôtel avec des draps rêches ou une salle de bains plus laide que la nôtre ? J'avais prévu Rome, Ravello, Venise. Lizzie m'a renvoyé un mot : « Si on allait en Sicile ? »

J'en ai parlé à Gloria, la responsable de notre agence, qui est une véritable perle. Elle m'a conseillé Taormine : elle connaissait un endroit fabuleux, et le directeur du lieu. Lizzie insistait pour qu'on aille à Syracuse, alors que cette ville ne possède pas d'hôtel cinq étoiles – ce qui est un signe. Elle m'a assuré que c'était une cité antique, à l'écart des hordes de touristes, située à une heure et demie de Taormine – qu'elle a qualifiée de piège à gogos avec vue. Si je voulais m'y rendre,

je pourrais louer une voiture. En réalité, Taormine abrite les vestiges d'un magnifique *teatro greco*. Pour être arrangeante, j'ai accepté d'y renoncer. Je suis très arrangeante. Je ne suis pas sûre que les autres s'en rendent compte.

Lizzie n'est pas cultivée, contrairement à ce qu'on pourrait croire. Je l'ai expliqué à April.

– À Londres, elle s'est vantée de ne pas être allée à la Tate Gallery. Si on se rend dans un pays, il faut en profiter à fond. Qui peut se flatter d'avoir manqué ces extraordinaires Turner ?

– Le problème avec Lizzie, c'est qu'elle n'a pas d'enfants. Les femmes qui ne sont pas mères de famille sont complètement différentes.

– Elle est gentille avec Snow.

– Cela n'a rien à voir avec la gentillesse. C'est terrible à dire, mais les femmes sans enfants manquent de profondeur. Émotionnellement, elles sont limitées.

C'était ce que je pensais secrètement, sans vraiment l'admettre, jusqu'à ce qu'April l'exprime à haute voix.

Nous nous sommes mis d'accord : Lizzie et Michael nous accompagneraient dans la partie méridionale de notre périple – Rome et Syracuse – puis Snow, Finn et moi poursuivrions de notre côté vers Ravello et Venise.

Finn ne pose jamais de questions à propos des vacances. Je lui dis où on va, à quelle date on part, et je fais les bagages, même les siens.

La veille du départ, en allant à la pharmacie acheter de l'écran total, Snow m'a demandé :

– Appelle-moi Tawny.

– Tawny ?

– Je veux m'appeler Tawny.

– Pourquoi ? J'adore ton prénom. Tu es née pendant une tempête de neige ; le lendemain matin, tout était recouvert d'un somptueux manteau immaculé. C'est ce qui nous a fait choisir Snow.

Je le lui avais souvent raconté. C'était pour moi une sorte de berceuse.

– D'où tu sors ce prénom, d'ailleurs ?

– Les photos d'identité judiciaire des célébrités, sur l'ordinateur. J'ai vu une femme qui s'appelle Tawny Nichols.

Snow est très gracieuse ; d'un geste de la main, elle a rassemblé ses longs cheveux, aussi blonds que les miens, sur le côté et les a fait glisser sur son épaule.

– Je suis prête pour la mienne.

– Ce sont les policiers qui prennent ces portraits des gens qu'ils ont arrêtés.

– Je sais.

Elle est parfois provocante, sans le vouloir. Par innocence, par naïveté. Je fais très attention à ne pas réagir. Finn, lui, marche à fond. Il se met à rire et elle ne sait pas comment le prendre. Alors, elle me regarde. Si c'est approprié, je souris. Sinon, je secoue la tête.

Je songe souvent à cette conversation. Était-ce un avertissement ? Aurais-je dû la protéger davantage ? April n'est pas de cet avis. Les mères se sentent coupables de tout, même si elles n'y sont pour rien.

MICHAEL

Promis à K. que j'allais me tirer. Fermelement décidé. Le matin, accoudé au comptoir, en buvant mon café pendant que Lizzie préparait son smoothie. Au début, j'étais bluffé par la vitesse à laquelle elle s'active dans la cuisine : elle fait sauter les couvercles des boîtes en plastique, jette les morceaux de banane, les myrtilles et le reste dans le mixeur, ajoute une poignée de glaçons, ferme la porte du congélateur avec le pied tout en versant le lait de soja. Impressionnant.

J'avalais mon café et je m'apprêtais à cracher le morceau – d'une seconde à l'autre. Les journées, les semaines passaient. Conscient de ma lâcheté – si c'est l'explication –, j'envisageais de tout déballer pendant que le mixeur rugirait à plein régime. Parler quand elle ne pourrait pas m'entendre : plaisir pervers. Le soir, en général, je n'étais pas à la maison. Lizzie fournissait l'excuse elle-même en m'imaginant au bureau, en train d'écrire. « Tu es tellement obnubilé par ton roman. »

– Tu es tellement obnubilé par ton roman que tu

n'as pas sorti ta valise du placard alors qu'on part dans deux jours.

Elle sirotait un pinot noir. Elle était obsédée par ce pinot noir de l'Oregon. Elle fait régulièrement une fixette sur un sujet et n'en démord plus. Dans ce cas, c'étaient les bouteilles dont on dévisse les capsules.

– On aurait dû inventer ce truc il y a des années pour remplacer les bouchons.

Qu'est-ce qui me prend de parler de ça ?

Les paroles sont irrattrapables. Elles peuvent être des bombes.

En déclarant à sa femme « Je ne t'aime plus », l'homme énonce une terrible vérité et en tait d'autres.

Je ne t'aime plus depuis un certain temps, Elizabeth. Je n'irai pas en Italie. J'ai failli le lâcher, par curiosité. Mettre un peu de piment, réveiller les morts.

Je ne l'ai pas fait. J'ai reculé devant l'hystérie, l'énergie qu'elle retournerait contre moi. Je comprends les hommes qui laissent un mot sur le manteau de la cheminée et disparaissent.

La veille du départ, au dîner, elle a trempé un morceau de pain dans l'huile d'olive ; juste avant d'ouvrir la bouche, elle a levé les yeux et j'ai vu la pensée traverser son cerveau. *Je suis heureuse.* Elle voulait me rassurer. N'est-ce pas ridicule ? Peu importe qu'on n'ait plus rien à se dire. *Je suis heureuse.*

Il y a entre nous une telle familiarité que je n'ai pas besoin qu'elle soit là pour savoir exactement quelles seraient ses paroles ou ses réflexions.

C'est un peu normal : je suis romancier. C'est mon boulot.

Je me suis souvenu d'une remarque qu'elle a faite

un jour sur un couple que nous fréquentions : « Un bon casting. » C'est sans doute ce qui explique que le nôtre a tenu : nous avons tous les deux rencontré la personne qui correspondait à l'idée que nous nous faisons d'un partenaire, à l'idée que les autres se faisaient du partenaire qui nous convient. Les autres : les gens qui comptent dans notre milieu new-yorkais – journalistes, éditeurs, écrivains. C'est du second degré : je ne suis pas salaud à ce point.

Au moins, on serait en compagnie de Finn, Taylor et leur fille, qui est très farouche. Je n'aurais pas à me creuser la cervelle jour après jour pour trouver des sujets de conversation avec L. sans être agressif. C'est ce que je me suis dit, si tant est que je me sois dit quelque chose. Je ne pouvais pas être ami avec Finn : il ne lit pas, pour autant que je sache. De toute façon, j'ai peu d'amis. L'amitié est un concept féminin, il me semble. Mais il a beaucoup bourlingué, contrairement à moi qui suis casanier. Je l'étais particulièrement à l'époque.

Cela n'a aucun sens de partir avec une femme qui vous laisse indifférent. Le confinement, les envies de sexe... – auxquelles je n'avais nullement l'intention de répondre. Sur ce plan au moins, je pourrais être fidèle.

FINN

Moi aussi, je peux donner ma version comme les autres. En revanche, je vous préviens, je jouerai de temps en temps avec vos nerfs. J'aime ça. Avant ce voyage, je n'avais pas conscience d'être aussi manipulateur.

– Oublie Michael et Taylor. Partons tous les deux.

Je disais ce genre de phrases à Lizzie pour l'énerver. Elle est mignonne quand elle s'énerve. Elle a fait mine de n'avoir rien entendu et me l'a joué super sérieuse, façon Hillary Clinton organisant un sommet au Moyen-Orient.

– On devrait aller à Syracuse.

– Sans blague, laissons-les tomber.

– C'est une cité magnifique, à moitié en ruine.

– Tu sais que tu préfères te balader avec moi qu'avec Michael.

Elle le répétait en boucle. « Syracuse. » Comme si je savais où c'était, ce que c'était. Comme si tout le monde le savait. Cette fille est folle. Peu importait où cette ville était située – en Sicile, pour finir, sur la côte ouest ou est, j'ai oublié –, il m'a semblé que ce serait intéressant

pour Tay. Je lui ai demandé : « Dégotte un endroit qui vaille la peine pour Taylor. »

Taylor est une fille bien, une très bonne mère, elle sait prendre les choses en main, mais si elle pouvait éviter d'adresser la parole à un étranger, elle serait enchantée. Elle se monte tout un cinéma à propos des vacances – l'art, l'architecture, la culture –, puis elle embauche un guide qui la trimballe au pas de charge avec Snow. Pas d'imprévu, aucune place au hasard. Elle claque du fric. Elle est très douée pour dépenser de l'argent. Mon argent.

Pour organiser ce fiasco, on s'envoyait dix textos par jour, Lizzie et moi. J'ai commencé à lui mettre la pression à Noël. « L'Italie en juin. Reprends contact avec Tay. Relance-la, *grazie prego*. » Je n'ai pas arrêté de la tanner. Taylor ne s'est pas doutée une seconde que j'alimentais le moulin de Lizzie pour que ça se fasse, que je contrôlais la situation. Comment appelle-t-on ça ? Passif-agressif. Je prenais mon pied de passif-agressif en manipulant Lizzie pour qu'elle manipule Taylor. Je m'éclatais. Taylor n'a rien vu venir.

Je jure que je pouvais rentrer chez nous ivre mort – ça m'est arrivé –, à partir du moment où cela n'interférait pas avec les devoirs de Snow ou l'heure de son coucher, Tay ne s'en rendait pas compte.

J'avais recommencé à fumer, et je redoutais qu'elle s'en aperçoive et qu'elle pète un câble. Fumer, c'est pire que boire dans ce monde pourri. Pire que certains délits – faites comme si je n'avais rien dit. Je ne fais que souffler de la fumée. Une chance que le spray buccal ait été inventé. Je m'en servais à la façon d'un antimoustique : jour et nuit.

J'envisageais d'aller voir un psy.

Vous ne vous attendiez pas à ça ? Vous auriez imaginé que l'un des trois autres aurait pris cette décision. En réalité, j'étais paumé : je songeais à la tromper.

J'aurais dû épouser Lizzie, même si elle n'aurait pas été une aussi bonne mère que Taylor, loin s'en faut.

Elle me disait : « Taylor est organisée, très efficace. Elle fait tout à la perfection. »

Taylor dirige l'office du tourisme de Portland. Grâce à elle, et à elle seule, la fréquentation de la ville a augmenté de cinq pour cent – et qui en bénéficie ? Votre serviteur. Qu'est-ce que Lizzie cherchait à me faire croire ? Qu'en parlant ainsi de Taylor j'en déduirais qu'elle l'aimait bien ? Elle la supportait uniquement parce qu'elle avait un faible pour moi. Les femmes partent du principe que les mecs sont bêtes, ou du moins plus bêtes qu'elles.

– Taylor prendra soin de moi quand je serai vieux. Si j'attrape une affreuse maladie, je suis sûr qu'elle passera son temps à l'hôpital et qu'elle harcèlera les médecins.

– Qui dit que tu mourras le premier ? Tu sais quoi ? J'espère que tu l'attraperas, cette maladie, pour qu'elle puisse s'occuper de toi. Ça m'énerve de savoir que tu t'es marié avec quelqu'un pour une éventualité qui ne se produira peut-être jamais.

Elle n'a pas tort, mais à force, elle a une personnalité qui peut être fatigante.

Par contre, elle est marrante. Elle s'est mise à nous bassiner nuit et jour avec Syracuse. Ensuite, elle s'est déchaînée parce que la crème glacée (son dessert préféré) a été inventée en Sicile et qu'il fallait absolument qu'on y aille pour la goûter. Les guides touristiques sont remplis de conneries. Syracuse a l'air formidable, ma chère

Lizzie. Elle a choisi un détail insignifiant et l'a monté en épingle jusqu'à ce qu'on tire la langue, bavant d'envie d'y aller. Elle signait ses e-mails Angelina Pistachio, Carmela Vanilla.

Syracuse a foutu en l'air les vacances de Taylor, ce qui, pour être franc, m'a enchanté.

Rome, premier jour

LIZZIE

Michael est très sensible aux effets du décalage horaire ; il lui faut plusieurs jours pour fonctionner à plein régime. À notre arrivée au Cesare Due, après avoir confié nos bagages au portier en sortant du taxi, on s'est rentrés dedans. Je veux dire qu'on a essayé de pénétrer dans l'hôtel en même temps et qu'on est restés coincés tels des personnages de dessin animé.

– Oh, mon Dieu, tu veux divorcer.

Il a eu l'air surpris, comme si un pot de fleurs tombé du ciel l'avait manqué de peu. J'ai éclaté de rire.

– Je plaisante. C'est parce que...

– Parce que quoi ?

Il est facilement grincheux dès qu'il est crevé.

– Rien, désolée. Ne fais pas attention. Je suis fatiguée. Je dis n'importe quoi.

J'ai appris à faire marche arrière. Le truc, c'est que Michael a d'excellentes manières. Il ne manque jamais de m'aider à enfiler mon manteau, laisse les femmes sortir

en premier de l'ascenseur, marche du côté de la rue lorsque nous sommes sur un trottoir et ne m'a pas une seule fois précédée en entrant dans une pièce. Le jour de son opération de l'appendice, alors qu'il se tordait de douleur, il m'a fait passer devant lui dans le couloir des urgences. J'ai toujours pensé, et j'en plaisantais avec ma copine Rachel, que le jour où il franchirait une porte le premier, cela signifierait qu'il ne voulait plus de moi. À Rome, c'est ce qui s'est passé.

Il était vraiment perturbé par le décalage horaire.

Je n'ai pas été étonnée qu'il souhaite dormir toute la journée. Moi, une petite sieste m'a suffi. J'ai laissé un message à la réception pour Finn et Taylor, qui venaient en avion de Boston, et je suis allée me promener sur la Piazza Navona. J'ai mangé des spaghettis carbonara, bu un *macchiato*, paressé quelques heures sur une chaise au milieu du brouhaha et de l'agitation, puis je suis rentrée à l'hôtel. Je longuais un couloir interminable quand quelqu'un m'a attrapé la main par-derrière. Je me suis retournée, et Finn m'a poussée dans un coin.

– Qu'est-ce que tu fabriques ? lui ai-je demandé.

– Je te cherchais.

– N'importe quoi.

– Je cherchais le bar. Il est par là.

Il m'a entraînée.

La petite salle basse de plafond, avec d'étroites banquettes en cuir faiblement éclairées par des appliques en ambre, offrait le cadre impersonnel et romantique idéal pour un bar d'hôtel. Un lieu de rendez-vous pour des couples qui ne souhaitaient pas qu'on les voie ou qu'on se souvienne d'eux.

Finn a regardé autour de lui, n'a vu personne servir,

est sorti faire un signe dans le hall, est revenu aussi vite. Une seconde plus tard, une jeune serveuse est entrée, mince, vêtue d'une jupe noire moulante et d'une chemise blanche cintrée boutonnée jusqu'au col, les cheveux rassemblés en torsade dans le dos.

Il lui a demandé en anglais :

– Vous parlez français ?

– Non, anglais.

Sur un ton badin, il a commandé des amuse-gueules en français, et je tiens à expliquer en quoi c'est important. Finn le maîtrise parfaitement, parce qu'à l'époque où nous étions étudiants il naviguait en tant qu'équipier sur des voiliers français. Du coup, il bénéficie, à l'étranger, d'un statut et d'un respect bien supérieurs à ce que lui vaudraient normalement son comportement parfois fantaisiste et ses origines ouvrières. La connaissance des langues est un atout supplémentaire pour un Américain, et c'était le cas de Finn.

– Vous parlez *lingua mista* ? l'a-t-il questionnée.

Elle a souri, et il s'est mis à saupoudrer son français de mots italiens et anglais. Je l'ai prévenu :

– Je ne vais pas prendre un Martini, ça va me couper les pattes. Un Kir, *per favore*.

– *Per favore*, répéta-t-il en imitant mon horrible accent.

Il a assuré à la serveuse qu'il faudrait m'enfermer dans une prison pour délinquants linguistiques. Elle a ri franchement.

– Vous vivez chez votre mère ? a-t-il continué.

– Oui.

Dans moins d'une minute, il allait lui demander de chanter l'hymne italien. Il réussit à faire faire aux femmes des choses qu'elles réservent d'habitude à leur

miroir. Je ne veux pas dire par là qu'elle chantait l'hymne de son pays dans sa salle de bains, mais vous voyez l'idée. La première fois qu'on était sortis ensemble, on s'était promenés sur le port de Portland, très tard le soir, devant les ferries et les paquebots. Il m'avait fait subir un véritable interrogatoire. Est-ce que j'aimais les Eagles ? (Qui ne les aime pas ?) Je préférais les bretzels salés ou pas ? (Salés.) Je dansais la salsa ? La salsa, non, mais les claquettes, oui. Je lui avais montré mon enchaînement sur « Take Five » le long du quai. J'avais pris des cours de claquettes à l'âge de dix ans. Je n'en avais pas fait depuis et n'ai jamais recommencé. C'est ça, Finn.

– Je t'ai apporté quelque chose.

Il a sorti de la poche de sa chemise un sachet de cacahuètes sous vide sur lequel était écrit « TWA ».

– TWA ? Cette compagnie aérienne n'existe plus.

– Pas pour moi.

Au milieu de notre histoire, on était allés à Montréal en avion sur un vol TWA. J'étais revenue seule après une engueulade monstre : il m'avait annoncé qu'il chassait. Son congélateur était rempli de steaks d'élan.

– Tu les manges, je les tue, où est le problème ?

– Je ne mange pas d'élan. Je ne me promène pas en pointant mon fusil sur des animaux, en appuyant sur la détente et en les regardant mourir.

– Tu viens de manger du foie gras, bordel !

C'était vrai. Dans un grand restaurant, Les Amis de Pierre.

– Donc, tu possèdes un fusil ?

– Un 30-06.

(J'ai gardé ce nom en mémoire parce qu'il était si bizarre.)